



Mémoire de fille, d'Annie Ernaux

Silvana Salvarani

Universidad Metropolitana de Ciencias de la Educación

silvana.salvarani@umce.cl

<https://orcid.org/0000-0002-7109-1769>

Annie Ernaux. 2016. *Mémoire de fille*, « En souvenir de Renata et sa chouchoute aimée, Ani ». Paris : Éditions Gallimard.



À la recherche d'une identité.

Mémoire de fille, récompensée par le Prix Nobel de littérature 2022 pour l'ensemble de l'œuvre d'Annie Ernaux (1940).

En 2017, Annie E. a reçu le Prix Marguerite Yourcenar. Un livre d'une précision et d'une puissance fascinantes, qui restitue au plus près les sensations physiques et les émotions d'une adolescente de cette époque. Été 1958. Loin de sa famille pour la première fois, une jeune éducatrice de dix-huit ans dispose de longues vacances, sur le territoire français, dans une colonie de vacances ; elle se découvre ; l'amour, le sexe, le jugement des autres, la lutte pour être jeune, la soif de liberté. C'est un été particulier de la chanson de Dalida *Mon histoire, c'est l'histoire d'un amour*. Il n'y a aucune photo de la fille dans cette colonie de S. dans l'Orne. Cette lecture est féconde, infinie. On écrit sur une adolescente oubliée exactement le samedi 16 août 1958.

J'ai voulu l'oublier aussi cette fille. L'oublier vraiment, c'est-à-dire ne plus avoir envie d'écrire sur elle. Ne plus penser que je dois écrire sur elle, son désir, sa folie, son idiotie et son orgueil, sa faim et son sang tari, Je n'y suis jamais parvenue. (page 17).

Des phrases sur les pages d'un journal avec des allusions à elle, en ce lieu précis du département de l'Orne. C'est comme si cette écriture quotidienne ininterrompue dans l'agenda lui donne un accès à cette date du temps de cet été-là. Ces pages d'inventaire sont au bout de cinquante feuilles. À vingt-cinq ans, plus de onze ans ont passé. On nomme « la fille de 58 » de laquelle on se souvient et de laquelle on entretient ce qui a été vécu. C'est son projet d'écriture vital, capable de faire vivre Annie. Quand elle est seule à se rappeler, s'enchantant comme d'un pouvoir souverain. Rejoindre la gamine du 58, la replacer dans cette saison de chaleur, la grande mémoire peut sembler absurde. Toutefois, Annie veut savoir qui elle est. Donc, l'histoire de l'auteur et de sa vie de monde, bien entendu. La protagoniste est une étrangère qui a légué sa mémoire à l'écrivaine. À chaque fois, c'est comme si Annie était enlevée par la fille qu'elle devenait. C'est la jeune de l'été 58 qui submerge la femme qu'elle est aujourd'hui. À cinquante ans de distance, cette enfant est une sorte de présence réelle. On explose donc de tous les états faits par exemple de « elle » et de « je ». Même sans chute, Annie voit cette gamine provinciale de classe moyenne. Sa mère, dans la cinquantaine ; la veille. Annie est engagée comme monitrice à la colonie. Elle ne veut qu'être laissée seule à l'Orne hors du regard maternel. On la voit, on ne l'entend pas ; tout en elle est désir et orgueil, attente. Et : Elle attend à dix-huit ans de vivre une histoire d'amour. L'écrivaine n'arrête pas, comme si tout devait être dit, et tout à savoir. C'est une illusion romanesque, pour une héroïne de fiction. On replonge dans cet été 1958, celui de sa première nuit avec un homme, à la colonie de S. dans l'Orne. Nuit dans l'onde des chocs s'est propagée violemment dans son corps et sur son existence, durant deux années. S'appuyant sur des images indélébiles de sa mémoire, des photos et des lettres écrites à ses amies ; elle interroge cette fille qu'elle a été dans un va-et-vient entre hier et aujourd'hui. Et on continue à définir le terrain social, familial et sexuel. Il faudra chercher les raisons de l'orgueil et les causes du rêve. L'emploi continu du verbe d'état « être » ; une fille de rien à cette époque d'abîme. Il y a à dire que c'est la première fois qu'elle quitte ses parents. Elle n'est jamais sortie de son trou. Le voyage à Lourdes avec son père ; les vacances, elle reste à lire dans le jardin ou dans sa chambre. Enfant unique ; née après une première fille décédée à six ans et qu'elle-même, Annie E., avait failli mourir du tétanos à

cinq ans. Le dehors, sans lui être interdit, est objet de craintes (pour son père) et de suspicion (pour sa mère). Elle n'a jamais eu le droit d'aller à une surprise-partie. On la surveille ; elle n'a aucune pratique d'autres milieux que le sien, populaire, d'origine paysanne, catholique. À cette distance de temps, elle apparaît à Annie dans une grande insécurité de langage et de manières. Sa vie la plus intense est dans les livres, dont elle est avide depuis qu'elle sait lire. C'est par eux et les journaux féminins qu'elle connaît le monde. Vie nettement à la française. Le quartier l'appelle la fille de l'épicière. Elle vit et se conduit en reine ; elle a tous les droits ; reste à lire au lit, ne met jamais la table. À la maison (dans son territoire), la fille vit dans une espèce d'état naturel. Une *fangirl* ; oser vivre et tomber amoureuse. Elle a la fierté de sa différence de ses désirs comme d'un droit à faire ce qu'elle veut, échapper aux regards des autres. Elle n'a pas de moi déterminé, mais des moi qui passent d'un livre à l'autre. Annie, on la voit arrivant à la colonie comme quelqu'un échappé de l'enclos, Dans un magnifique récit, seule et libre pour la première fois ; un peu craintive. Avide de rencontrer ses semblables. Elle a toujours été tenue par sa mère à l'écart des garçons. La fille en rêve sans arrêt depuis ses treize ans, à Yvetot, ville normande. Elle ne sait pas leur parler, se demande comment font les autres filles qu'elle voit arrêtées en conversation avec les gars. La surveillance de la mère lui provoque la peur d'un châtiment. Elle crève d'envie de faire l'amour. L'acte sexuel flotte en elle dans ce mois de colonie. Son ignorance, son inconnu sur le merveilleux de l'existence ; un grand secret ; cet acte mystérieux sur lequel pèsent l'interdit et l'effroi d'une tentation d'une expérience sacrée. Dans un magnifique récit, Annie Ernaux explore une époque cruciale de sa vie ; la vie de la population française. Son écriture sert à comprendre cette recherche, cette quête, cette interrogation. L'Ernaux crée le plus minutieusement possible le profil de la fille du 58, avide de vivre ; de la bonne élève d'une école pensionnat religieuse. L'imaginaire d'une ado, issue d'une famille modeste et qui aspire à une bohème intellectuelle et bourgeoise. Peut-être, la liberté, la révolte ne se reconnaissent pas en elle ; elle ne se parle ni ne se pense certainement pas ainsi. Mais on la suppose envahie par le trac, à ce moment, parce qu'elle ne s'est jamais occupée d'enfants et sans avoir reçu aucune formation de monitrice, le fait d'avoir l'âge requis -dix-huit ans accomplis- est préparé

pour le stage. Incapacité dans son discours intérieur ; la fille apprécie tout ce qui lui paraît émancipé, moderne, à la page. Les amies de classe du pensionnat tournent autour de l'avenir et de l'existence. Leur ton est vibrant, exalté. Elles proclament que la vie vaut la peine d'être vécue. Voilà les filles qui entrent à la colonie dans un monde bourgeois. La fiche est riche hors d'Annie Duchesnes, nom de jeune fille. Elle préférerait le nom de la mère, Dumenil, doux et assourdi. Marie-Claude et Odile sont les amies intimes de cette fille, Annie D. qu'on la situe dans son bonheur et sa souffrance par rapport aux règles et aux croyances de la société. Ce 14 août 1958, elle fait l'accès aux colonies de vacances. Une fille plutôt grande, brune avec des cheveux longs et des lunettes. L'écrivaine a besoin d'écrire sur le vivant, une vraie entreprise d'assurance d'existence, un dévoilement de jugement dernier. La première nuit, tout est nouveau pour elle. Déconcertée face à la camaraderie entre garçons et filles ; c'est une situation neuve. Elle n'en sélectionne aucun correspondant à son rêve d'une histoire d'amour. La fille du 58 est fascinée de gaieté et de liberté. Il y a trois jours qu'elle est à la colonie. C'est le soir, samedi. On lui propose de danser, il ne cesse de la fixer intensément. Il paraît à peine plus âgé que les autres moniteurs, mais pour elle, ce moniteur-chef n'est pas un garçon, c'est un homme fait. Il l'attire violemment contre son torse, écrase sa bouche sur la sienne. Elle, dans un affolement délicieux, ne revient pas de ce qui lui arrive. Il va beaucoup trop vite, elle n'est pas prête pour tant de rapidité. Elle est subjuguée par ce désir d'homme sauvage qu'il a d'elle. Son flirt, aventure et drague l'emmènent dans sa chambre à elle, la fait déshabiller. Entre ce qui lui arrive et ce qu'elle fait, il n'y a pas de différence. Il force, elle a mal et dit qu'elle est vierge, comme une défense ou une explication. Elle pourrait se rhabiller, le planter là. Elle aurait pu, pourtant l'idée ne lui en est pas venue. Elle n'a pas le droit d'abandonner ce désir furieux qu'elle déclenche en lui, un homme dans un état violent. Elle assiste à ce que lui arrive elle est incapable de trouver dans sa mémoire un sentiment quelconque, encore moins une pensée. Il n'y a pas plus de cinq minutes qu'ils sont entrés dans la chambre noire. Dans son expérience d'homme, l'acte sexuel sera une énigme à propos de sa pensée. Elle collabore à cette sauvagerie masculine. Cela devient une relation normale ; il a une fiancée ; il a vingt-cinq ans. Elle ne sort pas de la stupeur. Pour la fille 58, sa première nuit d'amour, la

nuit du 16 au 17 août 1958 en éprouvant une profonde satisfaction. C'est une soirée d'amour, sa première ; cela n'a été ni l'horreur ni la honte ; seulement l'obéissance à ce qui arrive. Elle le voit massif, surgir au déjeuner le lendemain dimanche ; elle ne l'a pas revu depuis la nuit. Le regard protubérant qui la surplombe, la couvre, chargé de la mémoire de l'obscurité, de la complicité. Le dimanche soir, dans sa chambre à lui. Pour Annie, il n'est pas imaginable qu'ils ne passent plus ensemble l'heure du crépuscule qui vient. Lui, c'est H. ; la fille est dans l'autisme de son désir d'une autre inquiétude nocturne. Elle est sûre de l'avoir à cause de ce qui a eu lieu entre eux. Dans la séquence suivante, il est parti de la chambre. Elle reste debout à l'attendre, croyant qu'il va revenir. Elle passe et repasse la scène dont l'horreur d'avoir été aussi misérable, une chienne qui est venue mendier des caresses et reçoit un coup de pied. Ne reste que cette certitude : Annie D., la petite fille gâtée de ses parents, l'élève brillante est, à ce moment précis, un objet de mépris et de dérision, moquerie. À quel moment de ce dimanche soir, saoulé, ivre, perdue, hagarde, aveuglée, imbécile, idiote, à cause de la nuit d'avant, de leur nudité. Entre la lumière des photos d'alors et la noirceur des souvenirs rejetés, Annie Ernaux revit l'âge de transition qui l'a transformée en femme et en écrivain, interrogeant ses pensées, ses attentes, ses réticences (sans oublier les troubles alimentaires et les angoisses de fertilité) de la « fille de 58 ». L'auteur regarde donc la fille en ce dimanche gris de novembre 2014, qui elle est, la regardant lui tourner le dos, l'homme avec qui elle a été nue pour la première fois, qui a joui d'elle toute la nuit. Il n'y a pas de pensée pour la jeune monitrice. Elle n'est que mémoire de leurs gestes, de ce qui a été accompli. Elle est dans l'affolement de la perte... Des citations fréquentes d'auteurs français, dans des pages pleines d'angoisses et de douleurs secrètes, débordantes d'impulsions et de chants - *l'espéranto de l'amour* - c'est la honte du passé qui génère la mémoire, se révélant comme un cadeau inattendu, une arme indispensable dans cette *lutte avec le réel* qui est au cœur de l'entreprise littéraire d'Ernaux. Tous les autres moniteurs sont déjà au courant de sa passion et initiation sexuelle avec le moniteur-chef. Ils se conduisent comme des spectateurs insensibles. Les filles prêtent leurs corps aux garçons ; en un mot, elles se donnent. La jeune du 58 a prié H la nuit d'avant ; et vient de la rejeter. Elle ne peut être dans un état

traumatisant, au plus haut dans la négation. Même après que, elle croit qu'il voudra d'elle, continuant d'y croire. Elle n'attend que le désir de H sur elle ; elle veut qu'il prenne plaisir, qu'il s'épuise de goût ; elle n'en attend aucun pour elle. La narratrice répète, clarifie, précise qu'elle ne construit pas un personnage de fiction ; elle déconstruit la jeune qu'elle a été. Quand H ne veut plus cette fillette enchantée, dans la sensation de vivre le moment le plus exaltant de sa vie. Sur le mode tragique, lyrique, romantique, humoristique même on relate ce qu'elle a vécu. Être une avant-gardiste de la liberté sexuelle, c'est le point de vue de la société française de 1958.

Vision 1958-2014 d'un groupe de jeunes dans l'euphorie. À la mi-septembre ses parents viendront la voir, la jeune éprouve la stupéfaction de les avoir oubliés radicalement en un mois. Pour glorifier ce moi de 1958, Annie se reconduit de la même façon que Brigitte Bardot, pour ainsi dire. Elle flirte, sans aucune règle. C'est l'image de soi de revendiquer sa possible perte. Dans l'immersion de cet été-là, on retrouve le petit agenda, les lettres et le journal intime. La mère détruit les traces de la mauvaise vie de sa fille devenue prof de lettres, bien mariée et mère de deux enfants. La vérité : sa gosse, œuvre de sa fierté, sa colère, son inconduite du moins scandaleuse. Les insultes, les mépris, les moqueries dans la galerie des deux sexes le premier pour s'amuser, le second ne désapprouvant jamais. Les phrases grotesques à double sens, sans oublier le proverbe favori : L'homme propose, la femme dispose. Les obscénités, des formulations qui déclenchaient la rage, les faussetés de leurs jugements, l'amour fou pour H, n'offusquent pas la fille du 58. H se fiche des filles – d'Annie et de sa fiancée- . Annie se dépersonnalise peu à peu. Ce n'est plus elle-même ni Annie D. Néanmoins elle n'a pas honte du caractère enfermant qu'elle a reçu. En octobre, l'insouciance, la légèreté de sa place dans le groupe entament. L'idée de se résigner lui est venue à ce que le souci de soi ou la dignité aurait dû l'obliger. La vulgarité, les jeux, les rues, les cris ; le bonheur du groupe est plus fort que l'humiliation. Elle aspire à leur ressembler et se laisse faire et aller. Les garçons dominants. Cette sacrée date 1958 rappelle cette soirée et cette nuit lorsque H est devenu son premier amant. H organise une soirée fondue au fromage pour fêter son départ de la colonie le lendemain ; sa blonde fiancée, partie en congé à Caen, n'y serait pas. Hercule après l'acte, lui dit de retourner dans sa chambre car il a besoin de

dormir. Il promet de venir lui dire au revoir le matin à six heures. Joie, paix, le don de soi est accompli. H son amant de toute éternité. Dans l'histoire, le récit autobiographique, le passé chevauche se superpose au présent. Son être d'aujourd'hui en celui du 58 était facilement une illusion quasi mystique. Aujourd'hui, en face de l'écran de l'ordinateur, elle hésite, doute, cependant voudrait téléphoner à H car elle a réussi à avoir ses coordonnées dans l'annuaire. Ernaux obtient nom, prénom, adresse, village, numéro de téléphone de H, toutefois, elle n'arrive pas à composer le chiffre, du moins pour entendre la voix. À l'aube, après la deuxième petite nuit, du 11 au 12 septembre, il ne vient pas lui dire au revoir. H comme prof de gym partait à Rouen sans lui donner aucun rendez-vous. Fixité et pauvreté du rêve d'Annie qui n'a pas permis à la réalité de s'incruster dans la mémoire. Un été, un automne et un hiver ont passé depuis que l'auteur a remplacé la fille qui est elle-même. Elle est enfermée dans une espèce d'immersion sans avenir. Elle existe pour l'écriture, pour faire ressentir un été de jeunesse dans les heures de lecture. Souvent, elle est traversée par la pensée qu'elle pourrait mourir à la fin du livre. Quand même, elle se sent fière de ce qu'elle a expérimenté, la découverte de la liberté, le corps masculin. Elle est dans l'orgueil de l'expérience, de la détention d'un savoir nouveau dont elle ne peut imaginer ce qu'il produira en elle dans les mois qui viennent. L'avenir d'une acquisition est imprévisible. Elle n'est plus la même. Elle a voué un amour fou pour un sexe d'homme. Il lui semble qu'elle a désincarcéré cette demoiselle du 58, prisonnière depuis plus de cinquante ans. Elle est l'enfant de l'été. Ce certain point du passé, en ce moment, est l'avenir de son récit. Devant sa feuille, les années de colonie ne sont pas du passé, sinon profondément, raillent son avenir. Une fille de parents petits commerçants a voulu garder la trace d'un malheur et d'une métamorphose. Garder ses joies et ses peines ; amour perdu ne revient plus jamais. C'est là que la même est, dans la même sensation de désolation, d'attente comme y être plongée de nouveau, supprimait le langage. La jeune fille de 1959 à l'âge de dix-neuf ans. Elle ne voudrait jamais redevenir celle qu'elle était en plein désastre, l'été 59 et l'automne 60. Son passé n'a pas été d'excellence, on la tenait pour une pute sans cervelle ; une Marilynne Monroe. Au milieu de tout cela, elle se découvre anonyme et invisible. Elle est dans un manque indicible. Chaque image l'a dévasté de désir et de douleur. Cette histoire de

H n'est pas éteinte. Sa mémoire ne peut ajouter quoi que ce soit encore ; que signifie qu'une femme se repasse des scènes vieilles de plus de cinquante ans ! ? Son sang arrête de couler. Elle désire mourir seule, enfoncée dans la douleur. Sur Google, elle obtient des nouvelles de H, stature puissante, épaules lourdes, ventre imposant, air de patriarche, forme épaisse du visage, nez fort. Annie regarde des photos en noir et blanc sur Google. Ernaux a rejoint cette femme qui a été elle, fondue en elle. La minette rejetée de l'été dans sa vie amoureuse pour avoir été aimée, pour plaire, pour s'être fait aimer il aurait fallu devenir radicalement autre. On répudie définitivement la petite dame de la colonie ; parfois il semble que c'est une autre personne et non pas elle, l'auteure. C'est une honte de plus que celle d'être enfant d'épiciers-cafetiers. C'est le dommage de la fierté d'avoir été un objet de désir ; d'avoir considéré comme une conquête de la liberté sa vie de troupeau séduire H coûte que coûte, au plaisir du corps. La femme de dix-neuf ans est devenue la proie de la passion la plus triste qui soit dans l'excès de la honte ; une lutte dont la perspective de la victoire va s'éloigner. Son mal, on croit qu'il est uniquement moral ; le lien avec H a provoqué des conséquences même dans la nourriture. Il n'y avait pas de médecine contre un rêve failli. La toute-petite est retombée du côté du père, face à la mère déçue. L'ancienne fille est semblablement indésirable sur son état déprimant face à une société toujours cruelle. Une grande richesse d'adjectifs qualificatifs fait un syntagme nominal de qualité. De là, on assiste à l'attribution, au passage du Prix Nobel à la paternité française complète ; à l'une des voix les plus influentes, autorisées du panorama, de la scène culturelle française. Être interne, emprisonnée ; cinq mois à l'École normale de Rouen pour devenir institutrice. Le séjour de normalisme (1960). Elle s'est trompée d'avenir. Les événements transforment vraiment. Elle part d'Yvetot à Londres. Dans une situation de servilité, Annie est fille au pair. Sa détermination de posséder l'anglais à fond (immersion dans la langue étrangère). Elle est horrifiée à l'idée de penser en anglais. C'est *la fille de Londres*. Ces mois d'Angleterre chez les bonnes femmes ou mères de famille anglaises, ni flirt, ni amour dans son horizon. Tout ce que l'auteur écrit déjà sur elle, cela vaut pour ce qu'elle a rédigé sur elle. Il n'y a pas d'arrangement possible avec la réalité. Flux de pensées, de souvenirs, sur les photos qu'Annie a d'elle-même au pair en Angleterre ;

c'est une fille aux apparences boulimique et sans règles, qui repousse avec hauteur les tentatives masculines. Elle se rétracte de leurs illusions car toute la mémoire de la colonie est murée. Écrire un livre pour briser le charme de la fille de 58 ans. Cette Annie Duchesne, immature mais avide de vie, de nourriture, de sexe et d'expériences. L'Annie du présent tente de se libérer de ce fantôme du passé en retraçant sa première expérience de vie d'adulte dans la colonie de vacances de l'Orne en août 1958. Un combat avec la mémoire sans rabais ni embellissement, comme c'est le cas dans le style d'Ernaux, retrace un des carrefours existentiels de sa vie. On ne peut pas le classer juste comme un roman, mais plutôt comme un récit de ses névroses adolescentes. Un passé de *fille de rien* ; Annie consolide son oubli. La réalité se met d'elle-même à distance. Elle commence à faire de sa personne un être littéraire, quelqu'un qui vit les choses comme si elles devaient être écrites un jour. Après un an chez les Portner, la protagoniste revient à Yvetot pour s'inscrire à la fac de Rouen. Elle marche vers l'amour de la philo et des lettres. Quatre ans avant, elle avait quitté sa vie de monitrice ; sa vie d'à peine vingt-deux ans lui était présente : brillante étudiante de lettres qui n'a plus rien à voir avec la fille du 58.

Explorer l'abîme entre la réalité déconcertante de ce qui se passe au moment où cela se produit et la bizarre irréalité qui, des années plus tard, masque ce qui s'est passé. La dernière phrase de ce livre introspectif dit tout en trois lignes. Ces pages accrochent le lecteur et mènent plutôt sur des doubles pistes : l'une qui concerne l'auteur et l'autre qui mène, avec le souvenir, à la fille « locataire » du corps mature du lecteur.

Explorer le gouffre entre l'effarante réalité de ce qui arrive, au moment où ça arrive et l'étrange irréalité que revêt, des années après, ce qui est arrivé (page 165).

On ne peut éviter le questionnement constant de l'auteur. On se retrouve d'abord avec les angoisses de ceux qui font face à de nouvelles expériences, avec la naïveté de ceux qui ont vécu une vie protégée par des parents un peu harcelants, mais je pense qu'ils sont tout à fait en accord avec l'année où est né ce monologue, 1958. Ses rébellions, ses humiliations, son inadéquation au point de souffrir de boulimie, voire d'aménorrhée. Se fermer, chercher dans le bureau qui offre un refuge sûr contre la souffrance... jusqu'à la maturation. Un voyage qui emmène l'auteur pendant

environ quatre ans et enfin la prise de conscience d'elle-même, l'acceptation de ce qui s'est passé, de ses expériences et à l'horizon l'arrivée d'un vrai sentiment. Beau, très beau, bien que féroce dans certains passages, féroce pour la façon dont on peut se détruire avec une faible estime de soi. Un voyage très intéressant et intense qui est aussi une invitation à l'introspection. Recommandé aussi bien aux hommes pour comprendre le féminin qu'aux femmes, comme miroir dans lequel se refléter.

Étudiée et publiée dans le monde entier, elle a réinventé dans ses livres les voies et les possibilités de l'autobiographie, transformant le récit de sa propre vie en un instrument pointu d'investigation, d'enquête sociale, politique et existentielle. Considérée comme une classique contemporaine, elle est appréciée par des générations de lectrices et lecteurs. *Mémoire de fille*, réflexion très puissante sur l'écriture et sur une époque cruciale de l'existence, c'est le livre, interdit et innommable, que l'auteur a poursuivi toute sa vie.



© Synergies Chili, n° 20, Année 2024.

Revue du GERFLINT

ARK : <https://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb426944659>

Bibliothèque nationale de France.

- Décembre 2024 -

Éléments sous droits d'auteur. Modalités de lecture et de citation, politique d'archivage et mentions légales consultables sur le site de l'éditeur et de la revue :

<https://gerflint.fr/>

<https://gerflint.fr/synergies-chili>

